

## AVOIR LA VOCATION

Bernard Lahire

L'Harmattan | « Sciences sociales et sport »

2018/2 N° 12 | pages 143 à 150

ISSN 1967-7359

ISBN 9782343150710

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-sciences-sociales-et-sport-2018-2-page-143.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

© L'Harmattan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## Avoir la vocation

---

Bernard LAHIRE\*

Par définition, la notion de « vocation » renvoie à un sentiment, une force ou une inclination intérieurs vis-à-vis d'une fonction, d'une activité ou d'une mission<sup>1</sup>. Dans nombre d'acceptions du terme, la vocation est liée à l'appel que Dieu adresse à certains fidèles (*e. g.* la vocation d'Abraham) et à l'idée d'une prédestination divine, mais elle peut aussi renvoyer à une nature ou un destin personnel (*e. g.* la vocation artistique d'un peintre, la vocation du célibat ou la prétendue « vocation maternelle de la femme »). Dans tous les cas, la vocation correspond à un penchant ou à une disposition qui anime la personne indépendamment de sa volonté et qui n'est aucunement le produit d'un choix délibéré. Prédestination ou force intérieure incontrôlable qui pousse l'individu dans une voie donnée, la vocation souligne la correspondance parfaite ou l'adéquation totale entre la personne et l'activité, le métier ou la fonction.

Par son caractère involontaire et intérieur, la vocation renvoie à une réalité qui interpelle directement la sociologie dispositionnaliste. Cette dernière s'efforce en effet de saisir les produits incorporés de l'expérience sociale dont l'origine et les ressorts échappent le plus souvent à la conscience de celles ou ceux qui en sont les porteurs. Ce « c'est plus fort que moi » qui pousse les individus dans des directions données et leur donne l'impression d'« avoir la vocation » pour une mission, un métier ou une fonction, donc d'*être faits pour* une chose, n'est ni le résultat d'une action divine ni le produit d'une nature aléatoire (le don ou le talent naturels), mais bien l'effet de cette « complicité ontologique entre les

---

\* Professeur de sociologie à l'ENS de Lyon ; membre senior de l'Institut universitaire de France ; Centre Max-Weber (CNRS) ; adresse électronique : Bernard.Lahire@ens-lyon.fr

<sup>1</sup> Je remercie Frédérique Giraud pour la relecture de ce texte.

structures mentales et les structures objectives de l'espace social<sup>2</sup> », dont parle Pierre Bourdieu.

En s'interrogeant sur les conditions sociales de production d'une telle correspondance entre le passé incorporé de l'individu, notamment sous la forme de désirs, et l'activité dans laquelle il s'engage, on prend conscience toutefois des difficultés de stabilisation dans le temps, à l'échelle de l'individu comme du groupe, d'un tel sentiment de vocation.

### La vocation et la contrainte extérieure

Appel intérieur, la vocation désigne une nécessité intérieurement ressentie qui s'oppose à une contrainte ou à une obligation extérieures à soi. Si le vocabulaire de la vocation est souvent utilisé dans des contextes religieux<sup>3</sup>, artistique<sup>4</sup> ou littéraire<sup>5</sup>, c'est précisément parce qu'être prêtre, artiste ou écrivain suppose plus souvent qu'ailleurs l'adhésion enchantée des personnes à l'activité qu'elles exercent ou, pour le dire autrement, le sentiment de correspondance parfaite entre soi et l'activité. C'est le désir personnel plutôt que l'obligation qui est à l'origine de l'investissement dans l'activité. L'activité en question devient une *affaire personnelle* pour ceux qui la vivent sur le mode de la vocation. Les religieux, les artistes et les écrivains vivent en effet le plus souvent leur activité non sur le mode du travail obligatoire, forcé, contraint, mais sur celui de la nécessité intérieure et de l'envie personnelle.

Franz Kafka est la figure idéal-typique de l'écrivain de vocation<sup>6</sup>. Sa vocation littéraire va se façonner depuis son enfance, puis se renforcer à un point tel qu'il va finir par faire de la littérature sa seule et unique raison d'être. Les mots utilisés par Kafka pour parler de sa vocation littéraire marquent la force des dispositions incorporées : « *Le désir d'écrire*

---

<sup>2</sup> BOURDIEU Pierre. 1994. *Raisons pratiques*, Paris, Seuil, p. 151.

<sup>3</sup> SUAUD Charles. 1978. *La vocation : conversion et reconversion des prêtres ruraux*, Paris, Minuit.

<sup>4</sup> MOULIN Raymonde. 2009. *L'artiste, l'institution et le marché*, Paris, Flammarion, coll. « Champs arts » ; BUSCATTO Marie. 2004. « De la vocation artistique au travail musical : tensions, compromis et ambivalences chez les musiciens de jazz », *Sociologie de l'art*, 3 (OPuS 5), p. 35-56.

<sup>5</sup> LAHIRE Bernard. 2006. *La condition littéraire. La double vie des écrivains*, Paris, La Découverte, coll. « Laboratoire des sciences sociales ».

<sup>6</sup> LAHIRE Bernard. 2010. *Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, La Découverte, coll. « Laboratoire des sciences sociales ».

*me consume*, écrit-il à Felice Bauer le 20 avril 1913. Si seulement j'avais assez de liberté et surtout assez de santé. Je crois que tu n'as pas suffisamment compris que *la littérature constitue mon unique possibilité d'existence intérieure*. » Et quelques mois plus tard, dans le brouillon d'une lettre adressée au père de Felice Bauer, Franz Kafka écrit : « Mon emploi m'est intolérable parce qu'il contredit *mon unique désir et mon unique vocation*, qui est la littérature. Comme *je ne suis rien d'autre que littérature, que je ne peux et ne veux pas être autre chose*, mon emploi ne pourra jamais m'exalter, mais il pourra fort bien me détraquer complètement. Je ne suis pas loin de l'être. [...] *Tout ce qui n'est pas littérature m'ennuie et je le hais*, car cela me dérange ou m'entrave, même si ce n'est qu'une présomption. » (*Journal*, 21 juillet 1913)

Si les écrivains de vocation n'apprécient guère les textes de commande ou les exigences de productivité lorsqu'une bourse de création ou une résidence d'auteur est assortie de conditions de résultats ou d'activités annexes obligatoires, c'est qu'alors leur activité se rapproche dangereusement de situations de travail contraint (dans un temps limité, avec contrôle du résultat, etc.) qui rompt le charme de l'engagement passionnel ou existentiel. De même, pour tous ceux qui ont vécu l'entrée en littérature comme une nécessité interne et une question très personnelle, l'idée de formations explicites au métier d'écrivain détruit le sentiment que seules la persévérance et la ténacité pour trouver sa propre voie peuvent forger le vrai écrivain. La violence avec laquelle certains d'entre eux<sup>7</sup> réagissent par rapport à l'idée de formation collective dans des ateliers d'écriture ou de *creative writing* (« à l'américaine ») renvoie au sentiment que l'on essaierait de fabriquer collectivement des écrivains standardisés et normalisés, et qu'on les ramènerait alors au statut de techniciens ou d'artisans.

Réduite à un simple métier, avec ses techniques ou ses tours de main transmissibles, ses obligations, ses horaires de travail et ses produits finaux, l'activité littéraire ne pourrait plus se vivre sur le mode, personnel et même intime, de la vocation.

---

<sup>7</sup> Cf. notamment, les portraits *infra* d'Yves Bichet, de « Florence Piette », de Jean-Louis Roux et d'Hubert Mingarelli dans LAHIRE B. 2006. *op. cit.*

### « Être fait pour ça » et « avoir été fait pour ça »

La contrainte extérieure ou l'obligation empêchent le rapport vocationnel à l'activité. Mais la vocation n'est en définitive qu'une contrainte objective puissamment intériorisée. Avoir la vocation pour un métier, une fonction ou une activité donnés, c'est avoir au fond le sentiment d'être « fait pour ça ». Or, l'existence d'un tel sentiment suscite chez le sociologue l'interrogation et l'enquête sur la genèse de cette nécessité intérieure ressentie. Pour avoir le sentiment d'« être fait pour ça », encore faut-il, en effet, « avoir été fait (au sens de "fabriqué") pour ça ».

À la différence notable de la transmission d'un patrimoine matériel qui peut s'opérer indépendamment du sentiment que peut entretenir à son égard le bénéficiaire, la « transmission culturelle » doit susciter et s'appuyer sur l'envie ou le désir qui viennent notamment supporter, encourager l'effort requis, tout particulièrement lorsque la transmission s'effectue dans la durée. Comment créer ou orienter le désir d'un individu ? Comment obtenir de lui l'adhésion à une tâche, une mission ou une fonction qui restent pour d'autres de pénibles obligations sans intérêt ? La question ne se pose pas seulement à propos des artistes, des écrivains, des religieux, des savants ou des sportifs. Comme dit un élèveur à propos de l'apprentissage du métier de berger : « L'envie de la montagne vient si, à la maison, on en a nourri l'enfant ; il faut qu'ils entendent parler, qu'ils voient comment on fait : alors là, ils ont envie d'avoir de belles vaches, de belles brebis. Et on leur dit : "Dans la montagne, elles deviendront belles et c'est toi qui iras les garder." Comme ça tu en sortiras des bergers<sup>8</sup>. » Parvenir à « en sortir des bergers », comme ailleurs on réussit à susciter des vocations artistiques, religieuses, sportives ou savantes, suppose un processus diffus, implicite et le plus souvent inconscient de socialisation<sup>9</sup>.

---

<sup>8</sup> CHEVALLIER Denis, CHIVA Isac. 1991. « L'introuvable objet de la transmission », in CHEVALLIER Denis (dir.), *Savoir faire et pouvoir transmettre*, Paris, MSH, coll. « Ethnologie de la France », Cahier 6, p. 1.

<sup>9</sup> L'obligation affective et morale des enfants vis-à-vis de leurs parents, et tout particulièrement des fils par rapport aux pères, contribue fortement à l'intériorisation des désirs. Cf. ELIAS Norbert. 1991. *Mozart. Sociologie d'un génie*, traduit de l'allemand par Jeanne Étoré et Bernard Lortholary, Paris, Seuil ; JACQUES-JOUVENOT Dominique, SCHEPENS Florent. 2007. « Transmettre et reprendre une entreprise : de l'*Homo economicus* à l'*Homo memor* », *Revue du MAUSS*, vol 1, n° 29, p. 377-391 ; BERTRAND Julien. 2012. *La Fabrique des footballeurs*, Paris, La Dispute.

Si le goût pour la littérature et l'écriture semble « personnel » ou « inné », c'est parce que les écrivains n'ont souvent pas connu dans leur entourage d'autres écrivains qui auraient pu directement les « influencer ». Mais la genèse des goûts, des désirs et des vocations est plus tortueuse, subtile et complexe que ce qu'une théorie naïve de la socialisation par imitation directe des comportements peut nous laisser imaginer. Comme le décrit assez bien Sainte-Beuve, qui feint de croire néanmoins que la transmission culturelle trouve sa source dans les gènes plutôt que dans les cadres sociaux de l'expérience, les dispositions et les attirances (ou les attractions) sont parfois le prolongement ou la continuation, plutôt que la simple reproduction, d'une situation sociale de départ : « Comment ai-je eu dès l'enfance une vocation *littéraire* si prononcée, mêlée à ma disposition rêveuse ? Je me l'explique très bien *physiologiquement*, quoiqu'en remontant je ne retrouve rien de littéraire dans ma famille. Mais mon père avait fait de bonnes études, et depuis il avait toujours cultivé la chose littéraire avec amour, avec goût. Homme sobre et de mœurs continentales, il m'a eu à plus de 50 ans, quand son cerveau était le mieux meublé possible et que toute cette acquisition littéraire qu'il avait amassée durant sa vie avait eu le temps de se *fixer* avec fermeté dans son organisation. Il me l'a transmise en m'engendrant ; et dès l'enfance j'aimais les livres, les notices littéraires, les beaux extraits des auteurs, en un mot ce qu'il aimait. Le point où mon père était arrivé s'est trouvé logé dans un coin de mon cerveau à l'état d'organe et d'instinct, et ç'a été mon point de départ<sup>10</sup>. »

Et l'on peut tout aussi bien évoquer le programme musico-affectif que Léopold Mozart, chef d'orchestre adjoint à Salzbourg, mit en place pour son fils Wolfgang Amadeus. À partir de sa troisième année, ce dernier est soumis à un régime de travail rigoureux, à une implacable discipline à base d'exercices réguliers composés par le père. Très tôt, sa vie va être enveloppée par la musique. Mais Wolfgang n'adhérera au sévère programme qui lui est imposé que parce que son père aura su tisser des liens affectifs très forts avec lui qui passent en permanence par la musique. Comme l'écrit Norbert Elias, Wolfgang recevait « une prime d'amour supplémentaire pour chacune de ses performances musicales, et ce fut certainement bénéfique au développement de l'enfant dans le sens

---

<sup>10</sup> SAINTE-BEUVE, *Les Cahiers*, Paris, Lemerre, 1876, p. 64-65, cité in BRAIBANT Charles. 1951. *Le métier d'écrivain*, Paris, Éditions Corrêa, p. 408-409.

qu'avait souhaité le père<sup>11</sup> ». Si « tous les signes du talent musical de son fils étaient sources de joie pour le père<sup>12</sup> », on comprend que, précocement, pour l'enfant, attirer l'admiration, l'amour ou la joie de son père supposait de jouer de la musique et de progresser musicalement.

### **Le miracle de la vocation**

Pour qu'il y ait vocation, il faut sans doute aussi que l'activité en question soit valorisée, au moins aux yeux de ceux qui sont concernés. Par exemple, malgré le fait qu'il soit globalement très faiblement rémunérateur, le jeu littéraire est très fortement prisé symboliquement et peut pour cette raison engendrer plus facilement des vocations et des investissements personnels intenses que d'autres univers sociaux. Peut-on devenir caissière, guichetier dans une banque, manutentionnaire, agent d'entretien ou ouvrier spécialisé « par vocation » ? La chose n'est sans doute pas impossible, mais certainement beaucoup plus improbable que dans des métiers ou des fonctions qui ont été construits collectivement comme hautement désirables<sup>13</sup> : les vocations religieuse, artistique, scientifique, médicale, etc., s'expliquent en grande partie par la nature symboliquement attractive de ces domaines d'activités.

Mais on ne peut parler de métiers qui seraient intrinsèquement vocationnels, tandis que d'autres ne seraient que des activités de travail sans vocation. La vocation n'est pas une propriété objective propre à certaines activités. Elle désigne un rapport particulier qu'entretiennent certaines personnes, à certains moments de leur vie, à l'égard de l'activité en question. Les activités hautement valorisées les plus propices au déclenchement de vocations peuvent être vécues par certains sur le mode purement professionnel (*e.g.* lorsque les écrivains acceptent d'être des écrivains sur commande ou qu'ils organisent leur activité comme un métier ordinaire à heure fixe et exigence de résultat) ; des activités moins valorisées peuvent être investies sur le mode vocationnel ; d'anciens secteurs propices à la vocation peuvent se banaliser, perdre de leur prestige ou de leur force sociale et connaître une crise des vocations, tandis que d'autres deviennent de nouvelles terres vocationnelles, etc.

---

<sup>11</sup> ELIAS N. 1991. *op. cit.*, p. 93.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>13</sup> LAHIRE Bernard. 2015. *Ceci n'est pas qu'un tableau. Essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré*, Paris, La Découverte, coll. « Laboratoire des sciences sociales », p. 104-106.

Enfin, le sentiment de vocation peut varier dans le temps pour les mêmes personnes. Il peut notamment s'étioler du fait du désajustement des dispositions et de la situation objective. Si le désir est le produit d'une alchimie sociale, ce que des expériences sociales ont créé, d'autres peuvent le défaire ou le détruire. Celles et ceux qui ont les moyens de vivre durablement leur métier ou leur activité sur le mode vocationnel ne sont sans doute pas les plus nombreuses, y compris dans les univers sociaux les plus propices à la vocation.

À la fin d'un questionnaire, un écrivain ayant publié neuf livres, dont huit chez de grands éditeurs nationaux et un dernier chez un petit éditeur littéraire et régionaliste, portait en 2005 quelques remarques amères dans lesquelles on trouvait le mot vocation écrit en lettres capitales : « J'ai l'impression d'être complètement inconnu (ou négligé) par les organismes et associations littéraires de notre région. J'éprouve de plus en plus de difficulté à être admis par les "grands" éditeurs, dont le "parisianisme" s'accorde mal avec ce que j'écris. Il me faut beaucoup d'entêtement pour persévérer (d'où l'idée de VOCATION)<sup>14</sup>. » Ce témoignage montre que le sentiment de vocation repose sur une croyance forte, et explique même la possible persévérance malgré les revers ou les difficultés. Plutôt que de faire de nécessité vertu, l'écrivain de vocation a parfois la force de poursuivre sa route et ne se décourage pas immédiatement malgré les signes d'échec ou les obstacles, ceux-ci pouvant même être vécus comme des mises à l'épreuve susceptibles de renforcer la vocation. La force des dispositions littéraires peut permettre de ne pas abandonner en dépit des conditions défavorables à leur épanouissement.

Mais combien de temps des dispositions et des croyances, aussi fortes soient-elles, peuvent-elles continuer à s'exprimer quand tout vient extérieurement les contredire ? Le miracle de la vocation, c'est-à-dire de l'ajustement parfait des dispositions aux situations dans lesquelles elles agissent, a des conditions sociales de félicité. Et si l'on peut parler de miracle, ce n'est pas seulement parce que l'histoire de la notion de vocation autorise à filer la métaphore religieuse, mais parce que, dans un monde hautement différencié<sup>15</sup>, les chances de trouver des correspondances parfaites et durables entre l'histoire faite corps et l'histoire objec-

---

<sup>14</sup> LAHIRE B. 2006. *op. cit.*, p. 41.

<sup>15</sup> LAHIRE Bernard. 1998. *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, coll. « Essais & Recherches » ; LAHIRE Bernard. 2012. *Monde pluriel. Penser l'unité des sciences sociales*, Paris, Seuil, coll. « Couleur des idées ».

tivée, entre les dispositions et les positions, entre les occupants d'un poste et le poste occupé, ou entre les désirs les plus personnels et la réalité des choses, sont particulièrement faibles.